

# J'AI QUITTÉ L'ÉGLISE

*... Que reste-t-il de ma foi ?*

Jean Aubin



**planète bleue**

# INTRODUCTION

## J'AI QUITTÉ L'ÉGLISE

*Être chrétien ne consiste pas seulement à croire, mais aussi à incarner la présence de Dieu dans le monde. Si nous ne manifestons pas concrètement la présence de Dieu ici-bas, si nous ne nous posons pas comme continuateurs de l'action menée par son Fils il y a deux mille ans, nous disparaîtrons car nous ne servirons à rien.*

*Olivier Le Gendre, Confession d'un cardinal*

J'ai quitté l'Église. Rien de plus banal. Ce départ, je ne l'ai pas crié sur les toits, je ne l'ai annoncé à personne. Simplement, certains de ceux qui étaient habitués à m'y rencontrer se sont étonnés de mon absence. Au vu de mon parcours en Église, je comprends leur étonnement.

Une enfance dans une famille bretonne paysanne tout ce qu'il y a de plus catholique. Une certaine remise en cause à l'adolescence, bien sûr, mais pas au point de tout envoyer promener. La participation à un groupe d'aumônerie étudiante, un séjour à la Communauté de Taizé. Et, à vingt-deux ans, la rencontre du Renouveau Charismatique fraîchement débarqué en France, en pleine vigueur et radicalité juvénile. Le cheminement avec plusieurs communautés

issues du Renouveau, grâce auxquelles j'ai pu bénéficier d'une formation biblique et spirituelle intense. La participation à l'animation liturgique, à l'animation d'une aumônerie de lycéens, à des groupes de réflexion (Action catholique, Fraternité franciscaine, Communauté Vie Chrétienne...). Bref, je pouvais être considéré comme une valeur sûre. À tort, comme le prouve cette désertion qui, au milieu de la cinquantaine, vient clore de manière surprenante ce parcours.

À ceux qui m'ont directement demandé le pourquoi de cette absence, j'ai pu donner un mot d'explication. Un mot trop bref sans doute pour être compris, car ce sont des choses dont on ne parle pas aisément, des choses difficiles à exprimer en quelques phrases, d'autant que je n'étais pas moi-même très au clair sur les raisons de cet abandon furtif. Aux autres, évidemment, je n'ai rien dit, puisque l'occasion ne s'est pas présentée.

À vrai dire, il n'y a pas eu de départ. Je n'ai pas quitté l'Église de manière délibérée. À un moment, j'ai simplement constaté que je n'en étais plus. Après quelques années, il m'est aujourd'hui possible de clarifier les raisons de cette absence. Les clarifier pour moi ? Peut-être, mais cela ne justifie pas un livre. J'ai plutôt l'impression de devoir une explication à ceux que j'ai connus en Église : pourquoi les ai-je en quelque sorte plaqués ?

Plusieurs auteurs ont écrit sur la manière dont ils ont trouvé ou retrouvé la foi ; il s'agit là d'un témoignage sur une découverte forte et positive. La démarche inverse est nettement plus rare ; c'est en quelque sorte un aveu d'échec, mais qui ne me semble pas inutile, bien au contraire. Car aujourd'hui, ceux qui restent dans l'Église – qu'ils soient chrétiens de base ou militants, prêtres ou responsables – voient, désespérés, les rangs s'éclaircir sans toujours bien percevoir ce phénomène de désertion. Tout récemment, une personne proche, restée fidèle à l'Église, me disait avoir bondi intérieurement lors d'une homélie : le prêtre, plutôt jeune, évoquait ceux qui quittaient l'Église, et attribuait comme motif à leur défection le refus d'accepter les exigences de l'Évangile. Un avis quelque peu péremptoire et simpliste !... Comment l'Église pourrait-elle avoir la moindre chance de voir se tarir cette hémorragie qui la frappe sans tenter d'instaurer un certain dialogue avec ceux qui s'en vont ?

C'est en tout cas l'avis du théologien belge Gabriel Ringlet : « *Qu'attend l'Église pour rencontrer les 99 brebis qui s'en sont allées ? Pas pour les récupérer à tout prix. Pas pour les faire rentrer au bercail contre leur gré. Mais pour leur parler. Mieux : leur donner la parole. L'Église se grandirait, ferait preuve de courage si, aujourd'hui, elle invitait les chrétiens qui l'ont quittée à lui dire pourquoi.* »<sup>1</sup> Je suppose qu'elle ne sait trop comment lancer cette invitation. C'est pourquoi je prends l'initiative de cet ouvrage. Même si mes motivations sont probablement largement différentes de celles d'autres « déserteurs », je suppose que ces pages pourront apporter des éléments de compréhension face à cette désaffection dont les motifs restent sinon largement inexprimés.

Quant à ceux qui, comme moi, ont un jour quitté l'Église sur la pointe des pieds, et sans trop s'attarder sur les motifs de leur départ, certains parmi eux pourront trouver un éclairage sur leurs propres raisons, même si celles-ci sont différentes des miennes.

Dans cette simple phrase « J'ai quitté l'Église », il y a deux acteurs. Moi qui, à un moment, ai fini par lâcher prise, en raison d'une foi vacillante, mal étayée, mal nourrie, négligée, en raison aussi d'un tempérament indocile et frondeur. L'Église, qui n'a pas su montrer en quoi ce qui s'y vivait était irremplaçable et valait la peine qu'on s'y accroche. J'essaierai donc dans cet ouvrage de faire le point sur ces deux aspects, celui de mon peu de foi, de mes questions et de mes doutes, celui de mes relations difficiles avec l'Église, ce que j'aurais souhaité y trouver.

Il me faudra entre ces deux points parcourir un long détour afin d'examiner les enjeux qui me paraissent essentiels pour le devenir du monde. On sait désormais que pour offrir à tous les humains le mode de vie français, il faudrait les ressources de deux planètes supplémentaires. On le sait mais on peine à réaliser ce que cela implique, à savoir que si le monde riche veut faire durer un tel modèle de consommation, il lui faudra le défendre par les armes. Sinon, il devra changer, changer radicalement, et relever un immense défi. Ce défi consiste pour les sociétés les plus favorisées à se tourner

---

1 *Gabriel Ringlet, L'évangile d'un libre-penseur (Albin Michel).*

vers une vie plus frugale afin de permettre le partage des richesses de la planète entre tous les hommes. De telles réflexions pourront surprendre, dérouter, sembler s'égarer loin du sujet. Je crois au contraire qu'elles résonnent avec l'appel constant du Christ à une conversion radicale vers une vie à la fois frugale et solidaire. Je crois même qu'en ces temps de mutation profonde que nous traversons, cet appel revêt une acuité nouvelle, un caractère impérieux que je retrouve dans les propos de François Soutage, président du Secours Catholique, lorsqu'il cite Martin Luther King : « *Nous vivons comme des frères ou nous périrons comme des imbéciles.* » François Soutage précise le sens de cette phrase : « *Les égoïsmes, d'où qu'ils viennent, conduisent toujours à la guerre. L'alternative est simple : soit nous nous laissons entraîner dans une logique de guerre, soit nous entrons délibérément dans une culture de coopération.* »<sup>2</sup> Le problème de la répartition des ressources terrestres place l'humanité devant un choix de civilisation : le partage ou la barbarie. Tous les hommes sont responsables de la réponse qui sera apportée. Mais ceux qui cherchent à vivre l'Évangile y trouvent une raison supplémentaire, s'il en est besoin, de porter au cœur de l'humanité les valeurs de frugalité et de solidarité qui conditionnent sa survie.

Je n'ai pas voulu écrire pour régler des comptes ou pour choquer. Mais j'imagine que certaines réflexions pourront être dures à avaler. Parce qu'elles appuient là où ça fait mal. Ou parce qu'elles sont maladroites, injustes, partielles et partiales. Au-delà de mes maladresses, je cherche néanmoins à être vrai, dans une démarche sérieuse, en un domaine qui me tient à cœur. Cependant, si le fond est sérieux, la forme ne demande pas à être compassée, comme trop souvent lorsqu'on parle de religion. Et la langue de bois, ce n'est pas ma spécialité. Il m'arrive donc parfois d'être çà et là léger, désinvolte, impertinent, ironique, mordant, car c'est aussi la vie.

N'étant pas théologien, je ne propose pas là un ouvrage de théologie, bien entendu. J'ai bénéficié d'une certaine formation spirituelle et biblique, dont je suis redevable à différents mouvements, notamment charismatiques, que j'ai longuement fréquentés. Mais

---

2 La Vie n° 3506 (8 novembre 2012).

cette formation reste limitée, mal digérée peut-être. Les questions sur la foi et sur l'Église restent donc celles d'un chrétien « de base ». Certaines peuvent sûrement être considérées comme naïves, mais cette naïveté me semble normale pour justement tout chrétien « ordinaire » qui s'interroge sur sa foi.

# HOMME DE PEU DE FOI

*Devrais-je renoncer une fois pour toutes à me poser ces questions de sens ? La vraie foi est-elle à ce prix ? J'ai du mal à m'y résoudre. Je me sens trop fils des Lumières, de la raison, de la modernité pour simplement répéter les formulations dont le sens m'échappe.*

*Jean-Claude Guillebaud, Comment je suis redevenu chrétien*

## La faiblesse de Dieu

L'action de ce roman historique se passe en Irlande, au moment des massacres, des déportations et de la féroce répression anticatholique perpétrés par Oliver Cromwell et ses Anglais puritains. L'un des personnages, accablé devant les malheurs s'abattant sur le pays et ses habitants, s'interroge :

– *On a eu droit à tout : guerre, peste, famine... et puis l'épée. Vous êtes capable de me dire pourquoi ?*

Sébastien, un prêtre clandestin, lui répond :

– *Parce que nous vivons dans le péché.*

– *Étions-nous plus enfermés dans le péché que les gens qui nous détruisent ? Sont-ils donc des saints ?*

– *Les Israélites avaient bien été choisis par Dieu, répliqua Sébastien. Et pourtant, lorsqu'ils sombrèrent dans le péché, ils furent*

*punis. C'est grâce à des païens qu'ils furent purgés de leur péché. Quand nous émergerons de nos malheurs, nous serons meilleurs.*

Et plus loin, juste avant d'être capturé et brûlé vif, Sébastien déclare à l'assemblée clandestine de ses fidèles :

*– La situation est ce qu'elle est, mais si Dieu n'avait pas voulu qu'elle se produise, elle ne serait pas ce qu'elle est. Il y a une intention de Dieu dans cette situation<sup>3</sup>.*

Ces paroles d'un roman écrit en 1959 sont prêtées à un prêtre du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais aujourd'hui encore, on pourrait entendre quelque chose d'approchant, dit peut-être de manière moins péremptoire. En écho à la si difficile question de l'action de Dieu dans le monde, Sébastien apporte une réponse très simple, qui peut se résumer à ceci : Dieu est l'auteur de tout ce qui se produit, en bien ou en mal. Et s'il se produit un mal, c'est une punition du péché. Qui aime bien châtie bien...

Cette théologie m'apparaît comme un reliquat de la vision magique, animiste, selon laquelle, en cas de mauvaise récolte ou de maladie, il faut chercher un coupable et le châtier. À moins que la divinité ne soit en colère, pour une raison inconnue. Dans ce cas, il faut l'amadouer par une offrande, par un sacrifice, humain au besoin. L'Ancien Testament évolue lentement contre cette vision magique et idolâtre. C'est d'abord le refus des victimes humaines, avec l'épisode du faux sacrifice d'Isaac par son père Abraham. Plus tard, les prophètes et les psaumes s'élèvent contre la boucherie sacrée qui est censée apporter la bienveillance divine : « *Tu ne demandais ni holocauste ni victime.* »<sup>4</sup> Malgré tout, cette pratique sanglante perdure jusqu'à la destruction du Temple. La Lettre aux Hébreux rappelle la nouveauté apportée par Jésus : « *Le Christ commence donc par dire : Tu n'as pas voulu ni accepté les sacrifices et les offrandes, les holocaustes et les expiations pour le péché que la Loi prescrit d'offrir. Ainsi, il supprime l'ancien culte pour établir le nouveau.* »<sup>5</sup> Pourtant, lorsque les disciples de Jésus voient un aveugle

---

3            *Walter Macken, La quête de Belle-Terre (Terre de Brume).*

4            *Psaume 40.*

5            *Hébreux 10.*



de naissance, ils pensent toujours en termes de récompense et de châtement : « *Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?* »<sup>6</sup> Les visions archaïques ont la peau dure ! Après les prophètes, après Jésus, et vingt siècles plus tard encore, le bien et le mal sont vus comme bénédiction ou punition divine.

Une version plus douce consiste à attribuer à Dieu, relayé au besoin par ses saints, seulement ce qu'il y a de bon. Jean-Paul II affirmait ainsi que la Vierge de Fatima l'avait sauvé lors de l'attentat qui avait failli lui coûter la vie : « *Une main a tiré, une autre a fait dévier la balle.* »

S'il a raison, on peut se demander alors pourquoi la Vierge, celle de Fatima ou une autre, celle de Lourdes par exemple, n'a pas protégé le cœur fatigué de Jean-Paul 1<sup>er</sup>. Devait-il être un mauvais pape, élu par erreur ? Ronald Reagan a-t-il, lui aussi, été protégé miraculeusement ? Mais alors, pourquoi John et Bob Kennedy, ou encore Indira Gandhi ou Martin Luther King, n'ont-ils pas profité d'une telle assistance mariale ou divine ? Parce que le pasteur noir et le premier ministre indien n'étaient pas catholiques ? Étrange discrimination... Et d'ailleurs, le jeune président américain et son frère, eux, l'étaient ! Et s'est-il trouvé un saint pour protéger Hitler lors de l'attentat manqué de 1944 ? Si les voies de Dieu sont impénétrables, en l'espèce, elles le sont plus encore : on peut imaginer que la réussite de cet attentat aurait permis de hâter de quelques mois la fin de la guerre et ainsi d'épargner plusieurs millions de vies humaines. Et encore, avec Jean-Paul II, Kennedy ou Hitler, s'agit-il là de personnes à part, au pouvoir exceptionnel. Faut-il aller jusqu'à penser que Dieu s'occupe en priorité, voire exclusivement, des puissants ? C'est contraire à tout l'Évangile, qui proclame que Dieu ne fait pas de différence entre les hommes, ou, s'il en fait, sa préférence est pour les faibles, les pauvres, les petits. Peut-il intervenir de manière particulière pour sauver le pape, et abandonner les enfants rwandais tombant sous les coups de machettes ainsi que les Haïtiens écrasés sous les décombres de leurs misérables maisons ? Éloi Leclerc, franciscain, déporté dans les camps nazis, exprime son désarroi face à l'inaction divine : « *Dans ce tête-à-tête avec l'hor-*

---

6            *Jean 9, 2.*

*reur, j'ai éprouvé jusqu'à l'angoisse le silence de Dieu, l'absence de Dieu. On pouvait lever les yeux au ciel. Le ciel ne répondait pas ; il semblait ne pas prêter attention à ce qui se passait. Les cris ne l'atteignaient pas. Je compris qu'on pouvait être athée, oui, athée par égard pour Dieu. Afin de ne pas le rendre complice, par son silence, des crimes qui se perpétreraient. »<sup>7</sup> Athée par égard pour Dieu !*

Que l'on attribue à Dieu tous les événements qui se produisent, ou que l'on fasse un tri pour lui réserver les seuls bons, cette théologie de l'action divine s'avère assez peu convaincante.

On a dit tellement de choses sur Dieu ! Y compris les plus contradictoires. Le catéchisme de mon enfance n'en était pas avare. Deux attributs de Dieu, communément admis comme allant de soi, me semblent pourtant totalement incompatibles : sa bonté et sa toute-puissance. S'il est tout-puissant, on peut et on doit en effet tout lui attribuer, y compris la destruction de Pompéi, les massacres perpétrés par les Huns, le génocide des Juifs et celui des Tutsis, le cyclone qui ravage Haïti, Hitler et Pol-Pot, les enfants malades du sida... D'ailleurs, Attila n'a-t-il pas été nommé « Fléau de Dieu » ? Cette interprétation du prêtre irlandais Sébastien est tout de même un peu gênante, s'agissant d'un Dieu infiniment bon ! L'interprétation de Jean-Paul II est plus acceptable : Dieu est responsable du bien. Il convient alors le louer pour le beau soleil et pour le chant des oiseaux, pour l'enfant guéri, pour le jeune qui sort de la drogue et pour la balle qui rate sa cible. On est très porté sur ce genre de louange dans la frange mystique de l'Église, notamment dans les mouvements charismatiques. Mais cela aussi pose beaucoup de questions. Car la frontière entre le bien et le mal n'est pas toujours si simple à tracer. Le beau soleil si plaisant pour le touriste peut être le prélude à une sécheresse dévastatrice, et dans certaines régions du globe, à une famine meurtrière. Ensuite, si le mal n'est pas imputable à Dieu, il ne peut venir que de l'Adversaire, une créature dont la puissance est telle qu'elle égale pratiquement, au moins temporairement, celle de Dieu. On n'est pas loin de la dualité entre un Dieu du Bien et un Dieu du Mal. Les Cathares sont de retour.

---

7 *Éloi Leclerc, Le Royaume caché (DDB).*

# LA BONNE NOUVELLE

*Il nous reste l'Évangile par lequel tout a commencé. L'Évangile me suffit amplement, nous suffira amplement, pour attirer les hommes et les femmes de bonne volonté. À une condition : que nous le vivions le plus possible et que nous ne l'obscurissions pas par des pratiques, des regrets, des nostalgies, des restaurations qui lui feraient perdre de sa force d'attrait.*

*Olivier Le Gendre, Confession d'un cardinal*

Traditionnellement, dans l'Ancien Testament, la réussite sociale, la richesse, la puissance, sont signes de bénédiction divine, alors que les malheurs sont vus comme des châtements. Cette vérité si simple et si commode est pourtant progressivement battue en brèche. Pour le prophète Esaïe, le serviteur de Dieu n'est pas récompensé par la gloire, la richesse et le succès ; il est présenté au contraire comme un homme « *méprisé, laissé de côté par les hommes, familier de la souffrance* ». <sup>25</sup> Et Job, tour à tour bénéficiaire de tous les privilèges et accablé de tous les malheurs, se fait à l'idée que ces péripéties de la vie n'ont décidément rien à voir avec la préférence divine.

---

25      *Esaïe 53, 3.*

Jésus va plus loin dans ce sens. Il annonce le « Royaume des Cieux », dans lequel toutes les valeurs, toutes les hiérarchies, sont retournées. Ce Royaume est mystérieux, rempli de contradictions. Il est intérieur à l'homme, et extérieur à lui. Il n'est pas de ce monde, il est à venir, mais il est déjà présent. Pourquoi tous ces paradoxes dans la bouche de Jésus, lorsqu'il nous parle de ce Royaume ? Peut-être tout simplement parce que cela restait confus dans son esprit. Voilà une phrase au goût de scandale ou de blasphème. Le chrétien de souche est imprégné de l'idée d'un Jésus tellement Dieu qu'il n'en serait plus homme. Tout-puissant, omniscient, sans hésitation... Et si au contraire, Jésus cherchait en tâtonnant ? La vision floue, imprécise, contradictoire du Royaume qu'il nous présente, ce serait l'expression de son rêve pour l'humanité. Comme Martin Luther King dix-neuf siècles plus tard, Jésus dit « *Je fais le rêve...* » Le Royaume qu'il annonce, c'est son rêve pour l'humanité qu'il essaie de décrire. Ce n'est pas un programme ; c'est une direction, un élan, un horizon.

### **Jésus, un gêneur**

Ce retournement des valeurs qui imprègne le message de Jésus est annoncé avant même sa naissance par Marie ; le *Magnificat* n'a rien de conventionnel : « *Le Seigneur a dispersé les orgueilleux, il a jeté les puissants à bas de leurs trônes et il a élevé les humbles ; les affamés, il les a comblés de biens, et les riches, il les a renvoyés les mains vides.* » Et tout l'Évangile va dans le même sens, un appel à la conversion : Jésus appelle à établir de nouvelles relations entre les hommes. Il retourne pour cela les valeurs dominantes de la société, la recherche de satisfactions personnelles, de richesse, de prestige, de pouvoir, qui conduisent à des rapports humains dominés par la violence, l'oppression, l'injustice. En contre-pied de ces valeurs dominantes, Jésus met en avant dans les *Béatitudes* la recherche de pauvreté, de paix et de justice : « *Heureux ceux qui sont pauvres à cause de l'Esprit... Heureux les doux... Heureux les miséricordieux... Heureux ceux qui font la paix... Heureux ceux qui ont faim et soif de justice...* » Les premiers sont les derniers, les riches sont à la peine alors que les pauvres sont rois, les pacifiques sont au pouvoir. Les préférés de Dieu ne sont pas les bien-pensants à la conduite reli-

gieuse irréprochable, mais les gens plus ou moins louches, les filles aux mœurs légères, les samaritains méprisés, les lépreux ostracisés, les pauvres au cœur simple... Le respect scrupuleux par les bien-pensants des règles établies, des rites et des traditions est alors relégué au second plan.

Un tel programme passe mal auprès des autorités, c'est le moins que l'on puisse dire. Les fondements de la stabilité tout autant sociale que religieuse y sont ébranlés : Jésus est un fauteur de troubles, un semeur de pagaille. Un danger public. Les gens sérieux ne s'y trompent pas. Ainsi, Caïphe, le Grand Prêtre, chargé non seulement du bon fonctionnement de la machine religieuse, mais aussi des difficiles relations avec l'autorité romaine d'occupation. C'est le principal instigateur de la condamnation de Jésus et à ce titre, il n'a pas bonne réputation chez les chrétiens. En réalité, le Grand Prêtre est simplement un réaliste, un esprit responsable. Caïphe face aux Romains, c'est Pétain face aux Allemands. Pour cet homme d'ordre, Jésus n'est qu'un agitateur comme il y en a trop dans ce pays d'excités. Caïphe sait d'expérience qu'une telle agitation, où se mêlent fatalement le religieux et le politique, ne peut qu'énervier les Romains, et risque fort de se terminer en répression. Pour éviter le bain de sang, il vaut mieux couper court et se débarrasser du perturbateur : « *Il y va de votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas.* »<sup>26</sup> Comment l'en blâmer ? C'est la raison d'État, le réalisme, la responsabilité. Jésus, c'est le fou, le rêveur, le gêneur. Il est dangereux par ses rêves. Dans les années 1970, certains proclamaient : « *Jésus-Christ est un hippie.* » C'était pousser le bouchon un peu loin. Il n'avait pas besoin de marijuana pour trouver la sérénité, et son amour, c'était bien autre chose que l'amour libre. Il n'empêche, si l'on regarde d'un côté Jésus et Caïphe, de l'autre, Joan Baez et le président Nixon, on peut jouer au jeu du « qui ressemble à qui ? » Restons aux USA pour ne vexer personne, plaçons-nous en 2000, et souvenons-nous : après vingt siècles, les lointains disciples de cet homme Jésus ont-ils voté plutôt pour ou contre George W Bush ?

---

26      *Jean 11, 50.*

## Les trois tentations du Christ

Pour Jésus lui-même, cela n'a sûrement pas été simple de rester fidèle à son propre programme. Il a fait part à ses amis de la tentation de revenir aux bonnes vieilles recettes habituelles de la réussite. Selon son habitude pédagogique, il leur raconte une histoire, se mettant cette fois lui-même en scène, dans un récit probablement basé sur une expérience vécue, mais scénarisé de manière à faire ressortir davantage le sens profond que les conditions exactes de l'événement. Dans ce récit, que les évangélistes Matthieu et Luc ont ensuite mis par écrit, il affronte le diable face à face, pour trois tentations qu'on peut considérer comme symboliques.

Alors qu'il jeûnait depuis quarante jours, Jésus connaît d'abord la tentation de changer les pierres en pain. Après quarante jours de jeûne, cela peut se comprendre !

Cette tentation de donner la primauté au corps, et plus largement, aux satisfactions matérielles, est la plus basique : ce n'est pas seulement celle des excès en tous genres, glotonnerie, ivrognerie, recherche de luxe extravagant, sexualité débridée ; elle peut être parfaitement légitime : du pain après quarante jours de jeûne ! Il n'est pas interdit de penser qu'en certains soirs de lassitude, après avoir marché sous la chaleur et tenté de parler avec des gens à l'esprit étroit, qui comprenaient de travers tout ce qu'il pouvait dire, Jésus ait pu se demander ce qu'il faisait à traîner ainsi comme un gueux, qu'il ait pu songer un instant à une vie tranquille, mi-charpentier, mi-rabbi, dans une maison confortable, avec à ses côtés, comme tout bon juif, une femme aimante et des enfants à éduquer dans la foi au Dieu d'Abraham. Rien de condamnable en soi, mais la renonciation à sa mission.

Le Christ est ensuite tenté de se jeter du haut du temple ; les anges l'auraient recueilli, et les foules subjuguées seraient venues à lui. La troisième tentation, c'est de se prosterner devant le diable, qui lui aurait fait don des royaumes terrestres. Se conjuguent là bien sûr les tentations du pouvoir, de la gloire et de la richesse. J'imagine mal Jésus rêvant de se transformer en un potentat couvert d'or. La tentation était sûrement plus subtile. Jésus constatait l'ascendant qu'il avait sur les foules. Il voyait également que sa mis-

sion piétinait. Pourquoi ne pas changer de stratégie ? Ses disciples impatients l'encourageaient dans ce sens : « *Est-ce aujourd'hui que tu vas rétablir la puissance d'Israël ?* » Après tout, pourquoi pas ? Prendre le pouvoir, c'est trouver les moyens de démultiplier son action. En établissant un royaume personnel, c'est le Royaume de Dieu que Jésus imposerait sur terre... Un Royaume de paix et de justice. N'est-ce pas là une cause divine ? Oui, c'est tentant. Tentant, mais tellement fallacieux ! C'est l'opposé absolu de sa mission. C'est la voie du Séducteur. Nul besoin pour lui d'avoir connu Lénine, Staline ou Mao et la société parfaite qu'ils ont imposée pour savoir que cette voie-là ne peut que mener à l'abîme.

Contrairement à ce texte symbolique, qui semble montrer que Jésus n'a connu ces tentations qu'en un moment particulier de sa vie, il est raisonnable de penser que Jésus a pu y être confronté tout au long de sa mission. Malgré l'image édulcorée qu'on peut se faire de Jésus, qui, Fils de Dieu, serait devenu un surhomme, il n'est pas blasphématoire de penser qu'il est véritablement resté un homme, exceptionnel sans doute, mais aussi avec toutes les fêlures de sa condition. « *Jésus n'est pas une apparence d'homme, un déguisement de Dieu, écrit Éloi Leclerc. Il est un homme réel. Il y a eu chez lui, comme chez tout homme, éveil et croissance, épreuves et approfondissements, hésitations et choix, nuit et lumières... Jésus n'était pas installé d'emblée dans les desseins éternels de Dieu.* »<sup>27</sup>

## **L'annonce du Royaume**

Mais revenons à cette Bonne Nouvelle que proclame Jésus et à ce royaume qu'il annonce. C'est le Royaume de Dieu. Mais un Royaume habité par les hommes.

C'est le Royaume de Dieu. Le Dieu des Hébreux n'a déjà pas grand-chose à voir avec les dieux sanguinaires des peuples qui les entourent, les Moloch, Seth et Astarté... À partir de la mise en scène du faux sacrifice d'Isaac par son père Abraham, les Hébreux savent que leur Dieu, loin d'exiger des sacrifices humains, les interdit. Mais

---

27 *Éloi Leclerc, Le Royaume caché (DDB).*

# LA SOLIDARITÉ MISE A MAL

*Paris, 2 novembre 2011 : un bébé, dont les parents sont sans abri, est mort dans la nuit après être né dans une tente. Près de cinquante ans après l'appel de l'Abbé Pierre, lançant son célèbre « au secours » à la suite de la mort d'un enfant lors de l'hiver 1954. Une mort qui apparaissait scandaleuse, bien qu'intervenant dans une France et une Europe se relevant tout juste de la guerre. Alors, que dire de cette mort-là, au cœur de l'abondance ? Que dire de ce symbole de la misère des temps modernes qu'est la tente des sans-abri au cœur des villes... Signe terrible de cette autodestruction intérieure dans laquelle le monde occidental s'est engagé. Quelle civilisation au fait ? Ah oui, on l'appelle « l'Occident chrétien »... Et quel fut son événement fondateur ? Tiens, la naissance de son Dieu dans une grotte servant d'étable...*

*Patrick Viveret, La Croix, 13 janvier 2012*

Dans beaucoup de ses romans de science-fiction, Isaac Asimov met en scène l'humanité du futur, vivant en compagnie des robots qu'elle a fabriqués. Afin que les robots les servent sans les asservir et sans devenir dangereux, les hommes ont programmé dans le cerveau artificiel de ces machines très particulières trois lois absolues,



les « trois lois fondamentales de la robotique » qu'aucun robot ne peut transgresser. La première de ces lois déclare : « *Aucun robot ne peut porter préjudice à un être humain.* »

La plupart des robots sont des machines assez frustes, tout juste bonnes à accomplir un travail répétitif. Mais deux d'entre eux, exceptionnellement perfectionnés, sensibles et intelligents, se trouvent un jour confrontés à un grave problème : ils estiment que le souci de chaque humain, conformément à la première loi, les amènerait à porter préjudice à l'humanité dans son ensemble. Que faire ? Après réflexion, ils décident de leur propre chef d'ajouter à la loi n° 1 une « loi zéro » qui la complète, l'accomplit et prend éventuellement le pas sur elle : « *Aucun robot ne peut porter préjudice à l'humanité.* »

L'Évangile du Christ enseigne une « loi n° 1 », une double loi en fait : « *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, et tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » Seulement, à supposer qu'on soit capable d'aimer son prochain, on peut malgré tout contribuer à porter un préjudice grave à l'humanité dans son ensemble (nous verrons un peu plus loin de quelle manière). À l'heure du « village planétaire », le commandement d'amour du Christ doit alors être compris comme incluant une « loi zéro » qui la parachève et l'intègre : « *Tu aimeras l'humanité par-dessus tout.* » Oh bien sûr, cette loi d'amour « lointain » ne peut s'affranchir de la loi d'amour du prochain, sinon elle risque fort, sous son aspect théorique, abstrait, lointain justement, de se dévoyer et de conduire aux pires horreurs : on se souvient de l'amour du peuple chez Robespierre, Mao ou Pol Pot... Il n'empêche : l'amour du prochain ne peut faire fi du souci actif de l'humanité dans son ensemble.

Mais quelle est donc cette agression qui menace l'humanité, et auquel chacun de nous est susceptible de participer ? Pour répondre à cette question, nous devons parcourir le détour annoncé. Un détour long et surprenant, qui pourra donner l'impression d'un égarement très loin de notre sujet. Il n'en est rien. Je crois au contraire que les questions bien humaines qui sont abordées dans ce chapitre et les deux suivants doivent être au cœur d'une vie éclairée par l'Évangile. Il s'agit du partage des richesses de la

terre entre les membres de la famille humaine. Cela n'a rien de secondaire, au contraire : ces questions conditionnent la paix et l'harmonie de l'humanité. À l'issue de ces trois chapitres, nous pourrons revenir en connaissance de cause à certains éléments centraux dans l'Évangile, et rechercher comment il est possible d'actualiser les paroles du Christ, dans un monde qui a tant besoin de sa lumière.

## **La naissance de l'État-providence**

Alors que le nouveau siècle compte sa première décennie, une préoccupation s'impose à grand bruit, celle évidemment de la tempête financière et économique qui secoue le monde, et particulièrement le monde riche. Cette crise est d'autant plus traumatisante qu'elle remet en cause le système économique dominant, celui qui était considéré depuis la chute du bloc soviétique comme le seul valable, le seul efficace, le seul possible, celui qui devait garantir la prospérité générale : le système libéral. À la suite de Margaret Thatcher, le monde de la politique et de l'économie répétait depuis trente ans : *There is no alternative, il n'y a pas d'autre possibilité*. Si ce modèle économique parfait qui devait amener « la fin de l'Histoire » montre lui aussi des failles énormes, il y a lieu d'être déstabilisé.

Pour mieux comprendre la situation actuelle, revenons brièvement en arrière. Sans remonter aux origines de notre système économique (bien malin d'ailleurs qui pourrait dater celles-ci !), arrêtons-nous un instant sur une période charnière, celle du XIX<sup>e</sup> siècle et de la révolution industrielle. On connaît les conditions sociales effroyables décrites par Dickens et Zola. De telles conditions suscitèrent d'intenses réflexions sur les conditions de vie de la classe ouvrière, pour analyser les mécanismes conduisant à la misère, et tenter d'imaginer des processus de sortie. L'irruption des socialismes utopiques, du marxisme, de l'anarchisme, ne pouvait qu'inquiéter les tenants du désordre établi. Certains parmi ceux-ci, plus clairvoyants, ont bien vu que la seule répression contre les « classes dangereuses » ne pourrait toujours suffire à contrer les flambées révolutionnaires attisées par la misère.

Prenons l'exemple de Bismarck. Le « chancelier de fer » du nouvel empire allemand créé en 1871 n'était pas un doux rêveur, ni un révolutionnaire, c'est le moins que l'on puisse dire : il mena une lutte intense aussi bien contre les catholiques que contre les socialistes. Mais, comprenant que le meilleur moyen de faire face aux dangers d'explosion révolutionnaire et d'affaiblir l'attraction des socialistes, c'était d'amener les possédants à lâcher du lest, il posa dans les années 1880 les premières pierres de l'État-providence (assurance-maladie, assurance accident, caisse de retraite) qui allait se développer au siècle suivant.

Après la révolution bolchevique d'octobre 1917, l'inquiétude devant le danger révolutionnaire grandit. Confronté au rêve marxiste, le capitalisme se doit alors de présenter un visage attrayant : face au paradis qui s'identifie avec la « patrie du socialisme », l'ouest ne peut se permettre d'être un enfer social. Or, la crise qui éclate en 1929 semble bien marquer le début de la descente aux enfers en occident : les inégalités atteignent des sommets et l'on meurt de faim aux États-Unis. Arrivé au pouvoir au printemps 1933, Roosevelt apporte avec son *New Deal* une tentative de réponse à cette crise. Après la Seconde Guerre mondiale et la large part prise par l'URSS dans la victoire alliée, le pouvoir d'attraction du communisme, personnifié, idéalisé, divinisé même en Staline (et plus tard en Mao et Castro) s'accroît encore alors que l'URSS avance ses pions derrière le Rideau de Fer. Percevant le danger révolutionnaire en Europe et au Japon, les États-Unis mettent en place le plan Marshall, qui permet d'enclencher la reconstruction, dans un redressement économique qui va devenir spectaculaire. Parallèlement, les idées préconisées par l'économiste britannique John Maynard Keynes sont mises en œuvre afin de réguler le système capitaliste et corriger ses excès, grâce à une forte participation de l'État à la vie économique et à la redistribution sociale. En France, les préoccupations sociales de ce keynésianisme rejoignent à beaucoup d'égards l'esprit du Conseil National de la Résistance. C'est sur cette période que se consolide en Europe l'État-providence, tant sous les régimes sociaux-démocrates que sous les gouvernements conservateurs. Contrairement aux affirmations de ceux qui prétendent que le social nuit à l'effica-

cit   économique, force est de constater qu'il n'en est rien : les décennies keynésiennes d'après-guerre seront plus tard considérées comme une période bénie, tant pour les résultats économiques que pour le progrès social, à tel point qu'on les qualifiera de « Trente Glorieuses ».

Seulement, la prospérité de cette période, idéalisée après coup, connaît quelques difficultés à partir de 1973 et du premier choc pétrolier. Il est sûrement exagéré d'attribuer à ce seul choc la « crise » inaugurée à cette période et dont les causes sont plus complexes. En tout cas, ceux qui dénonçaient pendant l'époque keynésienne des Trente Glorieuses un « socialisme rampant » trouvent dans les difficultés économiques de la seconde moitié des années 1970 l'occasion de relever la tête. Arrivant au pouvoir au tournant des années 80, Margaret Thatcher et Ronald Reagan donnent le signal de sortie du capitalisme régulé par l'action de l'état et de l'entrée dans l'ère du capitalisme libéral.

### **Le tournant libéral**

Le mot libéral est ambigu. Dans le domaine politique, il qualifie l'attachement aux libertés publiques et caractérise ainsi dans les pays anglo-saxons les personnes qu'en France on dirait « de gauche ». Dans le domaine économique, le libéralisme actuel se réclame (en le trahissant disent certains) d'un premier libéralisme, personnifié à la fin du XVIII  siècle par Adam Smith et David Ricardo ; c'est pourquoi on parle aussi de néolibéralisme. Pour les tenants de ce système, c'est la liberté des acteurs économiques qui est primordiale, car elle est censée apporter la prospérité. L' tat, à travers ses réglementations, ses impôts, ses subventions, ses allocations, représente selon eux un obstacle à cette liberté et doit donc être réduit au strict minimum ; l'état idéal devrait se limiter à garantir la propriété privée et assurer la défense nationale. Bien orchestrée, l'idéologie libérale a gagné le monde en quelques années, devenant la « pensée unique », suscitant des enthousiasmes à droite et des ralliements plus ou moins avoués à gauche.

Cette pensée unique libérale bénéficie en 1989 d'une divine surprise : l'effondrement du bloc de l'est semble confirmer sa victoire

# LA TERRE EN PARTAGE

*La réconciliation avec notre terre mère est même plus urgente que la réconciliation entre les hommes, car notre vie dépend de notre terre. Aucune vie ne survit sur une terre morte.*

*Yehudi Menuhin<sup>44</sup>*

« *Encore quarante jours et Ninive sera détruite !* » Jonas est furieux contre l'Éternel, furieux et amer : il s'est fait avoir. Il a traversé Ninive au pas de course en criant cette menace, au risque de se faire écharper. Et tout cela pour quoi ? Les ninivites se sont repentis, et l'Éternel a épargné la ville. Jonas aurait mieux fait de rester couché...

Mais non bien sûr ! S'il devait crier cette prophétie de malheur, c'était évidemment pour qu'elle ne réalise pas. Il a parfaitement réussi sa mission.

## **La maison brûle**

Aujourd'hui, de nombreux Jonas traversent le monde en criant : « *Encore quarante ans et le monde connaîtra le chaos !* » En réalité, rares sont ceux qui précisent aussi clairement les échéances, mais que ce soit dix, vingt ou cinquante ans, chacun peut comprendre

---

44 *Préface à Parole de Terre, de Pierre Rabhi (Ed Albin Michel).*

que la menace n'est pas pour dans trois siècles... Parmi eux, de nombreux scientifiques : climatologues, énergéticiens, médecins, biologistes, agronomes, géographes, économistes... Et quelques politiques. Gorbatchev, Al Gore ou Jacques Chirac qui osait dire en 2002 dans son fameux discours de Johannesburg : « *Notre maison brûle et nous regardons ailleurs... La Terre et l'humanité sont en péril et nous en sommes tous responsables.* » Ces propos vigoureux mettaient le doigt sur le fait que l'humanité est désormais confrontée à des problèmes sans précédent, des problèmes majeurs qui peuvent remettre en cause son existence même.

La disponibilité des ressources est au cœur de ces problèmes. Pour produire ce qu'ils estiment nécessaire à leur vie, les hommes dépendent entièrement de la terre qui, année après année, leur fournit de quoi se nourrir (plantes sauvages ou cultivées, gibier, bétail, poisson...), se vêtir (cuir, coton, laine...), se loger et se chauffer (bois...). Dans le même temps, notre planète doit réparer les agressions auxquelles elle est soumise (incendies, marées noires, émissions de gaz carbonique, pollutions de toutes sortes...), sous peine de devenir rapidement invivable.

Seulement, depuis quelques décennies, l'humanité demande chaque année à la Terre plus que celle-ci ne peut fournir sur la même période : aujourd'hui, quand la planète offre 100, nous utilisons 130. Comment est-il possible de consommer plus que ce qui est disponible ? C'est possible parce que, au lieu de se contenter de vivre des revenus de son domaine, l'humanité entame son capital et dilapide, en quelques dizaines d'années parfois, la fortune accumulée par la planète au cours de milliers, voire de millions d'années. Nous puisons sans compter dans les réserves, notamment de pétrole, de gaz et de charbon ; nous vidons les nappes souterraines d'eau douce ; nous pêchons le poisson plus vite qu'il ne se reproduit ; nous détruisons les terres cultivables et les forêts, avec la vie qu'elles abritent ; nous agressons la Terre sans respecter les limites de ses facultés à se réparer. Ces réserves, bien sûr, ne sont pas inépuisables : on évalue par exemple à une quarantaine d'années de consommation au rythme actuel les stocks de pétrole ou d'uranium. Et, en dehors même du problème de leur épuisement inéluc-

table, on sait que l'utilisation sans retenue du pétrole, du charbon et du gaz augmente l'effet de serre qui fait remonter le niveau des océans et compromet gravement les équilibres climatiques de la planète (tempêtes, sécheresses et inondations, canicules et coups de froid...). Les conséquences en sont incalculables sur l'agriculture et donc sur l'alimentation, sur l'extension des maladies infectieuses, sur les ressources en eau, sur les déplacements de populations et les conflits qui peuvent en résulter...

Un tel comportement, mener grande vie en vendant les bijoux de la grand-mère, ne peut évidemment durer qu'un temps. Si Robinson chasse le gibier plus vite qu'il ne se reproduit sur son île, s'il brûle son bois plus vite qu'il ne pousse, il va au-devant de gros problèmes...

## **La civilisation de l'énergie**

Dans le bilan déséquilibré des rapports entre l'homme et sa planète, la place de la consommation d'énergie est primordiale.

L'énergie, c'est ce qui anime toutes les machines qui nous entourent, grues et pelleteuses, tracteurs et moissonneuses, voitures et avions, ordinateurs et téléphones, roulette du dentiste et poumon artificiel... C'est aussi ce qui permet de nous chauffer et de nous rafraîchir, de cuire le ciment et la brique, de fondre les minerais... Bref, l'énergie, c'est le moyen d'agir concrètement sur le monde.

Tandis qu'il émergeait progressivement de l'animalité, l'homme n'a longtemps maîtrisé que la seule énergie de ses muscles, avant d'ajouter celle du feu voici un bon demi-million d'années. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il a pu ajouter l'énergie musculaire des animaux domestiqués, il y a quelque dix mille ans, puis celle du vent, avec la navigation à voile et, plus tard encore, l'énergie de l'eau et du vent qui actionnait les moulins. Mais dans l'histoire de la maîtrise de l'énergie, l'avancée technique fondamentale a été la découverte de la transformation du feu en mouvement : à la fin du Moyen âge, la poudre à canon a révolutionné les conditions de la guerre ; et voici deux siècles, la machine à vapeur a été le point de départ de la formidable révolution industrielle dont nous sommes les héritiers.

Cette deuxième révolution du feu, permise par les « inépuisables » réserves d'énergie carbonée (charbon, pétrole et gaz), a

initié une transformation de l'environnement et des conditions de vie de l'homme qui en deux siècles a très largement dépassé tout ce que celui-ci avait pu accomplir en deux millions d'années. Elle a aussi permis à l'occident de prendre une considérable avance militaire puis technique et culturelle sur le reste du monde.

Aujourd'hui, on est tellement habitué aux apports de l'énergie issue du feu dans les pays industrialisés qu'on a du mal à en mesurer l'ampleur. En fait, si le travail fourni par l'énergie du pétrole, du charbon et du gaz devait être réalisé par le muscle humain, il faudrait mobiliser en moyenne cent esclaves pour chaque personne en occident ! <sup>45</sup>

Le premier problème est que ces réserves, qualifiées plus haut d'« inépuisables », et longtemps considérées comme telles, ne le sont pas. Aujourd'hui, les gisements de pétrole les plus faciles à exploiter sont épuisés. De nouveaux gisements sont régulièrement découverts, mais pas au rythme d'épuisement des précédents (pendant qu'on consomme trois à quatre barils, on en découvre un seul) ; ils sont moins intéressants, ils débitent moins. Vient fatalement un moment où la production mondiale commence à baisser, de manière inexorable. C'est le « *Pic Oil* », le « *pic du pétrole* ». Quand doit-il se produire ? Ce n'est qu'après coup qu'on peut le dater de manière certaine, mais sa survenue serait une question d'années plutôt que de décennies. Lors de ce pic, il se produit un décalage entre l'offre et la demande de pétrole et, de ce fait, une flambée des prix. À courte échéance, la production de pétrole (puis de gaz et d'uranium qui vont connaître peu après un phénomène de pic analogue) va donc se révéler bien insuffisante face à une demande toujours croissante. Le professeur américain d'économie Jeremy Rifkin pense que « *nous avons atteint le pic de la mondialisation. Désormais, chaque fois que la croissance repartira, le prix de l'énergie augmentera et, à 150 \$ le baril, l'économie s'arrêtera de nouveau. Nous enchaînerons des cycles courts de reprise et de rechute, sans pouvoir en sortir. Nos gouvernements passent à côté*

---

45      *Résultat obtenu par Jean-Marc Jancovici, énergéticien, auteur de différents ouvrages sur l'énergie et le climat (disponibles sur son site : « Manicore »).*



# RESPONSABLES DES LENDEMAINS

*Une crise peut être niée au début. Elle est ensuite reconnue sans que les solutions audacieuses soient inventées. Elle atteint ensuite une telle intensité qu'il devient impossible de ne pas bouger. La crise, quand elle s'intensifie, devient une rude pédagogie : la réalité finit par s'imposer au regard et à la compréhension de tous. C'est à ce moment, et seulement à ce moment-là, que l'on se résout à prendre les décisions nécessaires, à abandonner les positions iréniques, à se soumettre à l'inévitable.*

*Olivier Le Gendre, Confession d'un cardinal*

Depuis 2007, nombre d'économistes médiatiques et de dirigeants politiques de haut rang n'ont pas hésité à affirmer à plusieurs reprises que « la crise est derrière nous ». Il est de plus en plus risqué de tenir ce genre de propos, tant la gravité de la crise économique et sociale s'impose. Mais l'ampleur et l'urgence de cette crise détournent l'attention de l'autre crise, plus grave encore sur le long terme, celle de l'environnement et des ressources. Dix ans après le discours de Johannesburg, notre maison brûle sans faiblir, et nous regardons toujours ailleurs. Tellement que certains en profitent

pour se moquer de ce qu'ils nomment la mode du catastrophisme : on joue à se faire peur... C'est un complot ourdi par un lobby écolo mondial... Il faut être optimiste : l'humanité en a vu d'autres et s'en est toujours sortie...

Certes, l'humanité dans son ensemble s'en est toujours sortie. Mais souvent au prix de grandes souffrances. Et l'Histoire montre que des civilisations se sont écroulées, des peuples ont carrément disparu, éliminés par la faim dans un environnement ravagé par les bouleversements du climat ou la surexploitation des ressources, et devenu de ce fait incapable de les nourrir.<sup>53</sup> Une civilisation a tendance à se comporter comme un feu de forêt qui, après avoir consommé tout ce qui peut l'alimenter, finit par s'éteindre, avant qu'un autre incendie se déclare ailleurs.

Aujourd'hui, ce n'est plus tel ou tel peuple isolé sur une île ou une contrée hostile qui est concerné. Le feu allumé par la civilisation occidentale s'étend à la terre entière. L'humanité est totalement interdépendante. Elle a atteint les limites de son habitat, la planète. On le sait ! Reste à intégrer dans les esprits l'inédit de la situation actuelle qui appelle des solutions neuves. « *Sur le constat de la crise écologique, tout a été dit, rappelle Nicolas Hulot, qui ne croit plus aux grandes rencontres genre Copenhague ou Rio+20. Le monde semble s'être habitué au tic-tac des bombes à retardement. Car ce qui manque cruellement, ce sont les décisions. Il faut aller au-delà des beaux discours.* »<sup>54</sup>

Des solutions neuves ? On a évoqué plus haut les espoirs mis dans la croissance économique pour résoudre la crise de la dette. Plus largement, la poursuite de cette croissance peut être considérée comme une condition nécessaire à la fois au maintien d'une vie harmonieuse et épanouie pour ceux qui en jouissent aujourd'hui, et à l'éradication de la misère pour les autres. Il est alors impensable de se résigner aux limites de la planète : il faut au contraire miser sur les capacités de l'homme à les dépasser, grâce notamment aux pro-

---

53 Voir, du même auteur : *La Tentation de l'île de Pâques (LME), ou de Jared Diamond : Effondrement (Gallimard).*

54 *La Vie (21 juin 2012).*

grès scientifiques et techniques. On va inventer des isolants performants, des ampoules économes, des moteurs moins gourmands (et pourquoi pas le moteur à eau ?). On va généraliser les énergies renouvelables, avant de découvrir une énergie propre et inépuisable. On va créer des engrais et des pesticides non polluants... Bien sûr, il faudra également prévoir quelques changements mineurs d'organisation et de comportement : le tri des déchets va alléger nos poubelles et permettre un recyclage infini des matériaux. Moyennant quoi, le développement sera... durablement durable.

Il y a là une large part de rêve. Si les progrès techniques sont évidemment nécessaires, certaines attentes en ce domaine ne reposent sur rien de tangible, et restent plutôt du ressort de la science-fiction. Or, les défis sont considérables. Dans le domaine de l'énergie, il s'agit à la fois d'assurer l'approvisionnement et de maîtriser l'effet de serre en divisant au moins par quatre la consommation d'énergie fossile d'ici quarante ans. Plus largement, l'empreinte écologique de l'humanité, qui dépasse de 30 % les disponibilités planétaires, doit revenir à un niveau soutenable. Mais dans le même temps, les pays riches rêvent de renouer avec une croissance annuelle de 2 à 3 %, censée faire reculer le chômage et combler les déficits abyssaux. Les pays pauvres quant à eux aspirent à rejoindre nos standards de vie. Est-il raisonnable de croire que les seules avancées techniques suffiront pour atteindre tous ces objectifs ? Les effets sur la consommation de ressources de telles avancées sont d'ailleurs le plus souvent annulés par « *l'effet rebond* ». (Depuis 1970, les progrès techniques ont permis d'abaisser sensiblement la consommation de chaque véhicule ; la consommation globale de carburant aurait dû baisser. On sait qu'il n'en est rien : l'accroissement considérable du nombre de véhicules et de kilomètres parcourus a provoqué au contraire un *rebond* prodigieux de cette consommation.)

Alors ? On peut *préférer* la continuation des tendances actuelles. Mais on s'enfonce alors dans le déni de la réalité. On sait depuis toujours que le pétrole aura une fin mais on vit comme s'il n'en était rien. On commence vaguement à sortir du non-dit sur le sujet, mais on peine à changer concrètement et à se faire à l'idée qu'avant

cette fin inéluctable survient la fin du pétrole bon marché. À quel tarif sera le brut dans les années qui viennent ? L'EIA (*Energy Information Administration*), une administration dépendant du ministère américain de l'énergie, a fait des prévisions sur l'évolution du prix du pétrole. En 1996, l'EIA prévoyait que le baril serait en 2012 dans une fourchette allant de 15 à 35 dollars. En 2005, sa prévision pour la même date se situait entre 25 et 40 dollars. En 2008, la fourchette, toujours pour 2012, allait cette fois de 50 à 85 dollars : au fur et à mesure que l'échéance se rapprochait, la prévision s'adaptait à la hausse effective du prix du pétrole. Pas assez, car en 2012, le prix atteint en réalité 103 dollars (presque sept fois la prévision basse et plus de trois fois la prévision haute énoncée en 1996...). Son manque de lucidité dans le passé semble avoir fait réfléchir cette institution, qui cette année prévoit pour 2035 un scénario compris entre 60 et 180-200 dollars... tout en indiquant que cette fourchette de prix pourrait aussi bien être atteinte dans un, deux ou trois ans. Bref, l'avenir reste on ne peut plus incertain !

Il faut avancer dans la prise de conscience : la décroissance de l'utilisation des ressources terrestre va s'imposer. Nous n'avons pas le choix entre cette décroissance et la poursuite du développement, entre l'acceptation ou le refus de cette réalité. En revanche, nous pouvons décider de conduire et d'organiser au mieux la révolution inéluctable de notre mode de vie. Faute d'organiser la décroissance de l'utilisation des ressources afin qu'elle soit soutenable économiquement et socialement, nous subirons une récession terrifiante, un chaos économique, social et politique.

### **La croissance en débat**

Le processus de développement a apporté à l'occident, surtout depuis la Seconde Guerre mondiale, des facilités matérielles incontestables, pendant que se répandait un certain mieux-être social, largement redevable des luttes politiques et syndicales. Mais ce résultat a été précédé d'une phase socialement effroyable, celle de la condition ouvrière au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>. Lancés dans le même processus de développement, certains pays comme ceux qu'on a nommés un temps les « dragons asiatiques » ont pu

# LE SEL DE LA TERRE

*Le Bon Dieu n'a pas écrit que nous étions le miel de la terre, mon garçon, mais le sel. Or notre pauvre monde ressemble au vieux père Job sur son fumier, plein de plaies et d'ulcères. Du sel sur une peau à vif, ça brûle. Mais ça empêche aussi de pourrir.*

*Bernanos, Journal d'un curé de campagne*

Sur le tableau de bord du vaisseau qui emporte l'humanité vers son avenir, les clignotants s'affolent. Edgar Morin fait partie de ceux qui, de plus en plus nombreux, tirent le signal d'alarme : « *Le vaisseau spatial Terre, propulsé par quatre moteurs incontrôlés – science, technique, économie, profit –, est importé vers de très probables catastrophes en chaîne, le probable ne signifiant pas l'inéluctable et n'excluant pas la possibilité d'un changement de cap.* »<sup>58</sup>

Edgar Morin insiste constamment sur cette distinction fondamentale entre le probable et l'inéluctable. On peut ne pas voir que la situation mondiale, économique, sociale, écologique, morale, est si grave qu'elle conduit très probablement à cet enchaînement de catastrophes. Mais c'est alors qu'on ne s'est pas renseigné. Ou qu'on refuse de voir la réalité. Les catholiques ont tendance à vouloir ab-

---

58 Edgar Morin, *La voie pour l'avenir de l'humanité* (Fayard).

solument « positiver », confondant un peu facilement sans doute espérance et optimisme. Je ne sais pas trop ce qu'est l'espérance mais ce n'est sûrement pas de l'optimisme. On peut supposer que les chrétiens jetés aux fauves par Néron étaient remplis d'espérance plutôt que d'optimisme. Ils ne se risquaient pas à se dire que ça allait bien se passer, mais ils mettaient leur espérance dans la certitude, au-delà de l'épreuve, d'être accueillis dans la lumière de Dieu. Lorsqu'on cite le fameux : « *N'ayez pas peur !* » de Jean-Paul II, il serait bon de se donner la peine de lever toute l'ambiguïté qui peut se cacher derrière cette phrase, en se demandant d'ailleurs à propos de quoi elle a été prononcée. Certes, la peur panique devant la situation mondiale serait paralysante. Mais sans céder à cette panique, on peut choisir la lucidité active : Non, ce n'est pas fichu. Mais c'est grave, rien ne sert de le nier. Et si l'on ne fait rien, effectivement, la pente naturelle des événements ne peut qu'amener l'enchaînement des catastrophes. Entre le probable et l'inéluctable, il y a place pour la détermination lucide, celle dont parle Margaret Mead : « *Ne doutons pas qu'un petit groupe d'individus conscients et engagés puissent changer le monde. C'est même de cette façon que cela s'est toujours produit.* »

Ce petit groupe d'individus conscients et engagés, ce serait bien le diable si les disciples du Christ ne s'y pressaient pas !

## **Conversion**

On a prêté à André Malraux cette fameuse phrase : « *Le XXI<sup>e</sup> siècle sera spirituel ou ne sera pas.* » En effet, si le siècle nouveau persiste à donner la prééminence absolue à la réussite matérielle, à l'avoir, l'accumulation et la consommation, ainsi qu'au paraître, au pouvoir, au prestige et à la superficialité, alors la fraction la plus riche de l'humanité continuera à épuiser à belles dents les ressources limitées de la Terre, au détriment des besoins essentiels d'une majorité condamnée à vivre dans le dénuement et au détriment des générations futures. Régie par la loi du plus fort, la loi du plus riche, la société humaine ne peut alors que se déliter face à la pénurie qui nous guette tous. Méprisant les valeurs intérieures, les valeurs de l'être, de la profondeur et du partage, elle risque fort de ressem-

bler de plus en plus à une meute de hyènes se battant autour de la même carcasse. Le siècle pourrait alors conduire à une situation chaotique suicidaire pour l'humanité.

Face à ces défis, il est primordial d'avancer vers une authentique spiritualité.

Patrick Viveret cite cette phrase : « *Traverser la vie le cœur fermé, c'est comme faire un voyage en mer à fond de cale.* » Et pour lui, « *deux catégories d'êtres humains sont à fond de cale : les pauvres évidemment, mais également les riches et les puissants qui, de s'enfermer dans une logique où les autres sont considérés en permanence comme des rivaux, se condamnent à vivre cette magnifique aventure de l'existence à la surface des réalités, dans la solitude et finalement le désespoir.* »<sup>59</sup>

Ami lecteur, si vous ou moi sommes susceptibles de « voyager à fond de cale », c'est beaucoup plus probablement dans la seconde catégorie de voyageurs que dans la première. En effet, sans peut-être avoir l'impression de faire partie des riches et des puissants, nous vivons en occident, ce qui suffit déjà à nous donner beaucoup plus de chance de nous trouver parmi les favorisés. Et le fait que vous ayez le loisir de lire ces lignes, comme j'ai eu celui de les écrire, tend à conforter cette probabilité. Noblesse oblige, disait-on naguère. Le fait d'appartenir aux privilégiés des conditions de vie matérielle nous confie par rapport à la planète et ses habitants une responsabilité bien supérieure à celle qui repose sur les épaules d'un paysan sans terre du Bangladesh, écrasé sous la responsabilité de faire vivre sa famille.

Pour se poser de telles questions, point n'est besoin d'être chrétien, ni même croyant. Il suffit d'être quelque peu humaniste. Mais – est-il besoin de le redire ? – le chrétien rencontre sur son chemin une raison supplémentaire et impérieuse de s'y arrêter : il suffit d'ouvrir l'Évangile pour y trouver, presque à chaque page, l'appel à réorienter les priorités, à choisir entre Dieu et Mammon, à décider activement le partage au lieu du repli sur les intérêts propres. En leur déclarant : « *Vous êtes la lumière du monde* », Jésus charge ses

---

59

Patrick Viveret, *Reconsidérer la richesse* (Éditions de l'Aube).

amis d'une responsabilité à laquelle, aujourd'hui moins que jamais, ils ne peuvent se dérober, car le monde en mutation, en désarroi souvent, a un impérieux besoin de lumière.

Dans toute la première partie de cet ouvrage, j'ai exprimé ma très grande difficulté à dire ce qui reste de chrétien en moi. Mais qu'importe ! Par tout mon passé, je suis imprégné de la culture de l'Évangile et cette imprégnation a suscité en moi une responsabilité que je ne puis rejeter, quels que soient les vacillements de ma foi et les distances prises avec l'Église.

Aujourd'hui donc, quelle parole les chrétiens peuvent-ils apporter au monde ? Une parole prophétique, dans les deux sens du terme : à la fois parole inspirée par Dieu et parole porteuse d'avenir. Parole crédible parce qu'expérimentée, appuyée sur la recherche effective d'un mode de vie conforme à l'Évangile. La Commission Sociale des Évêques de France déclarait dès 2000 : « *Chaque chrétien accepte facilement de se reconnaître responsable de l'aide aux démunis, de la protection des personnes handicapées, de la visite des malades. Mais se préoccuper de la préservation de l'environnement, voilà qui continue de surprendre la majorité de nos frères et sœurs dans la foi.* »<sup>60</sup> L'enjeu est pourtant capital, et les évêques insistaient, dans le même document : « *L'humanité sera confrontée dans les années à venir, à des questions de survie nécessitant un sursaut vital* ». Une bonne décennie plus tard, ce sursaut apparaît plus urgent encore.

En effet, les agressions contre l'environnement, les gaspillages des ressources terrestres ne sont pas des questions de luxe, des caprices de nantis préoccupés de l'harmonie de leurs paysages de vacances et de leurs satisfactions esthétiques. Ce sont des questions brutales de nourriture, d'eau, de santé primaire.

Il en est de même des questions touchant la sauvegarde du tissu humain, l'harmonie sociale, la paix. Allons-nous préserver, et si possible amplifier, des rapports humains civilisés, solidaires, fraternels ? Alors que le contrat social est menacé du fait des difficultés économiques, allons-nous au contraire laisser s'étendre la loi de la jungle et le chaos, le combat à mort de tous contre tous autour de

---

60 Le Respect de la Création (Centurion-Cerf).



# UN PETIT RESTE DE FOI...

*On ne peut accueillir sans réserve le prétendu constat si souvent exprimé : « J'ai perdu la foi. » Ce n'est pas si simple. On ne perd pas la foi comme on perd ses clés. Le mécanisme de la décroyance est plus obscur ; il trahit une exténuation de la volonté, l'abandon plus ou moins conscient d'un engagement qu'on ne peut plus ou qu'on ne veut plus tenir. Ce n'est pas la foi qu'on perd, c'est la volonté de croire qui faiblit.*

*La croyance implique une relation, et la décroyance une altération – douloureuse – de celle-ci.*

*Jean-Claude Guillebaud, Comment je suis redevenu chrétien*

Certains passages de cet ouvrage ont pu être ressentis comme durs et injustes, certains traits d'humour, déplacés voire blessants. Ami lecteur, je n'ai pas voulu blesser mais j'ai bien conscience de ne pas toujours avoir su éviter de laisser transparaître une certaine amertume. Ceci m'a d'ailleurs fait longuement différer l'écriture de cet ouvrage, que me demandait avec insistance un ami prêtre. Combien de fois l'ai-je repris avec l'intention d'en polir les passages les plus rugueux, avant de renoncer : je ne sais pas livrer la châtaigne autrement que dans sa bogue...

Toutefois, cette rudesse appelle quelques compléments d'explication concernant à la fois les interrogations qui m'habitent, mon parcours en Église, brièvement évoqué en introduction, et la genèse de cet ouvrage.

### **Mauvaise graine**

Une enfance baignée par l'atmosphère catholique coutumière de la campagne bretonne a certainement contribué à inscrire en moi un fort souci d'humanisme chrétien. Au sortir de l'adolescence, la personne de Jésus et son enseignement formaient des composantes essentielles de ma manière de voir la vie et le monde. Quant à la divinité du Christ, la présence réelle dans l'eucharistie..., ma foi (si l'on peut dire !), c'était autre chose. Jusqu'à une double rencontre, à peine passé le cap des vingt ans.

La première, c'est la découverte, grâce à la Communauté de l'Arche de Lanza del Vasto, d'un homme, le Mahatma Gandhi, de sa spiritualité et de son action. À travers Gandhi, j'ai été amené à m'intéresser à l'état du monde et de la société des hommes. Grâce à ce non-chrétien, j'ai réalisé que les exigences pressantes de l'Évangile, non-violence, sobriété, partage, étaient plus que jamais nécessaires à la construction d'un avenir harmonieux de l'humanité.

La seconde rencontre, quelques mois plus tard, est celle du Christ vivant, à l'intérieur du mouvement charismatique qui venant d'atteindre la France. Jésus n'était plus alors seulement un souvenir, une référence, mais une personne, une présence, une force. Il renouvelait la vie intérieure et appelait à la conversion du cœur et de la vie de ceux qu'il touchait. Derrière cette conversion personnelle se tenait la promesse d'un réveil pour l'Église assoupie. Temps de richesse de vie incroyable, d'enthousiasme, d'engagement. Pendant une bonne quinzaine d'années, j'ai bourlingué dans différents mouvements spirituels, au gré des déménagements et des opportunités. J'ai connu des temps de prière collective intense, de prière personnelle difficile, aride, des temps de célébrations liturgiques qui dans leur beauté et leur intensité semblaient donner un avant-goût du paradis, le sentiment exaltant d'être apôtre du Christ. J'ai participé aux retraites personnelles ou en couple, aux rencontres

d'accompagnement spirituel, aux sessions de formation spirituelle ou biblique... J'ai connu le doute, la sécheresse intérieure chronique presque inavouable dans des milieux où chacun se devait d'être en règle générale en prise directe avec l'Esprit Saint. J'ai connu les interrogations lancinantes. Qu'est-ce qui procède d'une relation authentique avec Dieu et qu'est-ce qui relève de l'illusion, de l'autosatisfaction, de la chaleur émotionnelle portée par le groupe ? On ouvre la Bible « au hasard », et le regard tombe sur un verset. Et c'est vrai, parfois, c'est lumineux, on peut y voir une parole de Dieu évidente. À moins que ce soit d'abord ce qu'on a envie d'entendre. Qu'est-ce qui protège d'erreurs colossales, de contresens aux conséquences épouvantables ? La Bible apportée voici trois siècles et demi par les calvinistes hollandais ou huguenots débarquant en Afrique du Sud leur a donné une force singulière face à l'adversité, mais aussi un aveuglement meurtrier. Leurs descendants, les rudes *boers*, choisissaient comme leurs ancêtres les passages de l'Ancien Testament qui confortaient leurs préférences et les adaptaient sans vergogne. Lisant le mot *Hébreux*, ils comprenaient *Boer* ; lisant *Cananéen*, ils voyaient *Cafre* ou *Nègre*, sans déceler aucune incohérence à trahir ainsi un texte qu'ils prétendaient respecter à la lettre. Le Livre de Josué donne aux Hébreux l'ordre d'exterminer les Cananéens ou au moins de les soumettre, et surtout de ne jamais se mêler à eux... et voilà l'évidence d'un ordre divin, massacrer les Noirs, ou tout au moins les asservir et instaurer la séparation rigoureuse des races. Afin de se justifier grâce à l'Ancien Testament, ces bons protestants férus d'Écriture avaient choisi d'ignorer la nouveauté du message de Jésus, selon lequel il n'y a plus désormais « *ni homme, ni femme, ni esclave, ni homme libre* », comme le déclare Paul. « *Ce qu'ils ne percevaient pas, c'était qu'ils avaient, eux, offert l'Alliance avec Dieu, et non l'inverse. N'importe quel groupe d'hommes, partout dans le monde, était libre de proposer à Dieu une alliance dans les termes qui lui convenaient, mais cela n'obligeait nullement Dieu à accepter cette Alliance, surtout si ces conditions unilatérales s'opposaient à Ses enseignements fondamentaux, au détriment d'une autre race qu'Il aimait tout autant. Quoi qu'il ait pu se passer par la suite, ces hommes étaient convaincus que tout ce qu'ils faisaient était accom-*

*pli en harmonie avec les désirs de Dieu.* »<sup>88</sup> Croisades, conquêtes, massacres, domination, esclavage... : de tout temps, des hommes ont voulu croire sans l'ombre d'un doute que Dieu bénissait leurs turpitudes... Un zeste de mécréance est parfois fort salutaire...

J'ai toujours été de la mauvaise graine de chrétien. Même au mieux de ma foi, la mystique de l'eucharistie m'a toujours été étrangère. La Trinité m'a toujours laissé perplexe. La divinité du Christ n'a été que très brièvement une évidence. La rédemption est restée un mystère. Et que dire de la résurrection ? En quoi l'humanité est-elle plus sauvée après la venue du Christ qu'avant ? Je suis obligé de constater qu'à part une très brève période qu'on pourrait comparer au coup de foudre dans les relations humaines, j'ai davantage adhéré au message du Christ que je n'ai cru en sa divinité. Même si pendant un temps, j'ai pu proclamer avec d'autres que Jésus était mon Seigneur et mon Sauveur, je crains que c'était davantage une volonté de foi qu'une foi effective.

Dans les mouvements charismatiques, il n'est pas de place pour le doute : la foi se doit d'être une évidence. On prie, on proclame cette foi et le reste doit suivre.

Dans l'Église plus classique, disons l'Église de paroisse, on n'a pas le temps de parler du doute, on est trop occupé à tout organiser. La répétition de chant, la rentrée du caté, la préparation du baptême, de la première communion, de la profession de foi, de la confirmation. Le recrutement des animateurs qui se font tirer l'oreille, la messe de minuit, qui va faire quoi, la veillée pascale et qui va préparer le feu. La réunion de l'équipe liturgique. Le pot de départ du curé... Où trouver le temps pour le doute ? Les douteurs sont des ovnis. Où trouver le temps pour la réflexion ?... Voici quelque temps, une paroisse m'avait demandé de donner une conférence sur les sujets qui constituent la majeure partie de cet ouvrage : situation écologique et sociale du monde, partage des richesses, choix d'une simplicité de vie dans une optique évangélique, rôle des chrétiens pour ensemençer l'avenir. La date de cette conférence étant fixée, une réunion de l'équipe liturgique a été placée à la même date,

---

88 *James A. Michener, L'Alliance (Points Seuil).*

## Un monde nouveau à construire

Dans cet ouvrage, j'ai laissé apparaître clairement ma conviction selon laquelle le monde est malade. Beaucoup de voix s'élèvent pour dire la même chose, pour signaler les clignotants qui tour à tour s'affolent au tableau de bord de l'humanité, sur l'économie, le social, le politique, l'écologie. Ainsi, Théodore Monod, qui allait jusqu'à poser la question : « *Et si l'aventure humaine devait échouer...* » Ce n'est pas par plaisir morbide que le vieux sage s'interrogeait ainsi, mais pour éveiller les consciences et susciter les réactions salutaires. J'ai également évoqué plus haut Edgar Morin, qui répète une double conviction : la catastrophe est probable ; mais ce n'est pas parce qu'elle est probable qu'elle va se produire. Car il est possible d'infléchir le cours de choses, et l'improbable peut se réaliser. En 1940, le probable, c'était la domination du nazisme sur l'Europe pour des décennies. En 1970, c'était le maintien de la glaciation soviétique et de la balafre du Rideau de Fer. Pour les Noirs des États-Unis ou d'Afrique du Sud, le probable en 1955, c'était le maintien indéfini de la honte de la ségrégation ou de l'apartheid... On sait ce qu'il est advenu de tous ces probables, grâce à la détermination de grandes figures, Winston Churchill, Lech Walesa, Rosa Park et Martin Luther King, Nelson Mandela, et de tant d'anonymes qui ont apporté leur énergie et parfois donné leur vie pour que le monde soit plus beau.

Pour faire échec au probable, lorsque celui-ci est malsain, il faut deux choses. La première, c'est la lucidité : on ne réalise rien de bon en se rassurant à bon compte dans l'aveuglement, dans le déni de réalité, en se contentant d'ironiser sur la mode du catastrophisme ou en s'étourdissant de consommation et d'activité frénétique. La seconde, c'est la détermination : la pente naturelle des événements ne peut en aucun cas suffire pour remettre l'humanité sur un chemin susceptible de la conduire vers l'harmonie. Un effort de réflexion s'impose pour affiner le diagnostic sur le mal qui ronge le monde et déterminer les meilleurs remèdes à lui appliquer. Des décisions énergiques, souvent difficiles, sont nécessaires et urgentes.

Dans tout cet ouvrage, je ne cesse de répéter sur tous les tons que les décisions à même de conduire le monde vers l'harmonie doivent être guidées par deux principes : la sobriété et la solidarité. La sobriété pour la fraction de l'humanité qui depuis quelques décennies s'est payé la part du lion dans ses modes de consommation, comme si les ressources de la planète étaient sans limites. La solidarité, la justice dans la répartition de ces ressources afin que nul ne manque de l'essentiel pour une vie digne.

Sobriété, quand tout pousse à la surconsommation ? Solidarité, alors que l'intérêt immédiat de l'individu est exacerbé ? C'est pure utopie. De l'angélisme. De la rêverie... Sans doute. Mais l'histoire est tissée de ces rêves improbables qui se réalisent, portés par tous ceux qui travaillent à faire reculer l'inacceptable. L'utopie ne signifie pas l'irréalisable, disait Théodore Monod, mais l'irréalisé.

Sobriété et solidarité : deux enseignements placés au cœur même de l'Évangile. S'il me reste un peu de foi, c'est bien pour croire que la parole du Christ pour le monde reste plus que jamais d'actualité. C'est bien pourquoi les chrétiens ne peuvent se dérober à leur responsabilité dans l'immense tâche qui attend les hommes. C'est bien pourquoi, malgré tous mes doutes, je nourris l'espoir secret d'un réveil, l'espoir que dans ces temps sans boussole, la lumière du Christ se remette à briller avec éclat. Que les lecteurs du *Sermon sur la Montagne* soient *sel de la terre et lumière du monde*.

Novembre 2012

Contact avec l'auteur : [jean.aubin@gmail.com](mailto:jean.aubin@gmail.com)